

## Derrière le masque

Le téléphone sonne. Je décroche le combiné : « Bibliothèque municipale. Bonjour ? » Mon interlocuteur : « Bonjour, pourrais-je parler à Noémie, s'il-vous-plaît ? » « Bien sûr, veuillez patienter un court instant », lui répond-je avant d'appuyer sur le bouton *Garde* du téléphone.

Noémie est en train de servir une cliente. C'est mardi, et étonnamment, tous les mardis sont des journées *rush* à la bibliothèque. Nous n'avons pas une seconde de répit où nous pouvons une pause ; on dirait que toute la population de la municipalité s'est passée le mot pour venir retourner ses livres empruntés la semaine dernière et en emprunter des nouveaux ! J'avise rapidement ma collègue qu'elle a un appel en attente.

Je suis derrière le comptoir des retours de livres. Une montagne de livres se trouve devant moi, et mon job est de les inspecter afin de vérifier qu'ils sont en bon état et que les précédents emprunteurs n'ont pas oublié d'objets importants dedans. Noémie passe en coup de vent derrière moi et décroche à son tour le combiné. « Allô ? », demande-t-elle. Moment de silence pendant lequel son interlocuteur lui parle. « Tu me déranges un peu, oui, réplique Noémie. On est en plein *rush*, ici. Pourrais-tu me rappeler plus tard ? ... À tout à l'heure ! » Elle retourne servir les clients au comptoir du prêt.

Lorsqu'il n'y a plus personne au prêt, elle vient classer les disques compacts que les abonnés nous ont rapportés aujourd'hui. J'en profite pour lui demander qui l'a appelé.

« Oh, c'est un de mes amis. »

Mon cœur commence à battre plus rapidement ; pourquoi ? Noémie prend un ton exaspéré et poursuit :

« Je lui ai dit qu'il pouvait m'appeler n'importe quand, sauf le mardi, parce que nous sommes toujours débordés. Il dit qu'il voulait seulement entendre ma voix. »

Un couteau se plante dans ma gorge. Mon souffle se coupe pendant une bonne demi-seconde et mon cœur veut sortir de ma poitrine. Je me souviens avoir ressenti les exacts mêmes symptômes plus tôt cette année. Nous fermions la bibliothèque un soir d'hiver. J'allai faire une dernière ronde avant que nous barrions pour de bon les portes pour la nuit. Il ne restait plus, dans la bâtisse, que Noémie, notre responsable et moi... et un autre jeune homme. Je m'adressai à Noémie :

« Mais qui est-il ? »

- Oh, c'est mon meilleur ami, me répondit-elle. Il est venu pour me raccompagner chez moi. » C'était comme si le plafond s'effondrait sur moi, j'eus envie de m'affaisser sur le sol. Ma gorge se serra à n'en plus laisser passer l'air. Je pensai alors que le meilleur ami devait chercher à être plus qu'un ami, et que je voulais être à sa place.

Je suis amoureux de Noémie, c'est clair !

Mais à ce moment-là, je n'avais qu'émis un « Oh ! » en hochant la tête, sans rien laisser transparaître de ce que je ressentais vraiment. Je portais un masque cachant mes émotions. Et aujourd'hui, maintenant, je porte encore ce même masque : je hoche simplement, stupidement la tête en exclamant un court « Oh ! », alors que j'ai envie de pleurer.

Noémie prend une pile de romans et part les remplacer sur les rayons. Le reste de l'après-midi se déroule normalement. Nous n'abordons plus cet appel téléphonique — après tout, comme elle ne sait pas que je l'aime, elle n'a aucune raison de m'en parler plus longtemps —, et j'en finis presque à l'oublier. Presque, car reste quand même dans ma gorge cette impression de serrement.

\*\*\*\*\*

Il est 18h00, et j'ai terminé de souper. À genou derrière un chariot de livres, je commence à ordonner des romans jeunesse. Noémie est debout de l'autre côté du chariot, dos tourné à celui-ci, et vérifie les livres rapportés durant la dernière heure. Je la regarde et je souris. Manger m'aura redonné la bonne humeur.

Elle se retourne lentement et se penche au-dessus du chariot. Elle me demande :

« Dis donc, sais-tu combien de temps ça prend pour se rendre d'ici au boulevard Taschereau ?

- Pourquoi veux-tu savoir cela ?

- L'ami qui m'a téléphoné cet après-midi, finalement, ne souhaitait pas seulement entendre ma voix. Il m'invite au cinéma. »

Frédéric Beigbeder disait, dans *99 Francs*, que l'organe de l'amour n'est pas le cœur, mais plutôt le poumon ; les grands romantiques ne meurent pas d'un infarctus, mais plutôt d'une tuberculose. Mon cœur ne s'est pas brisé à cette annonce ; tout au contraire, il s'est mis à battre plus violemment que jamais. Mais j'ai arrêté de respirer pendant au moins cinq secondes. Poumons remplis d'air qui ne peut pas sortir à cause d'une gorge obstruée. Obstruée par une boule de tristesse, de déception, de rage, de lâcheté, de jalousie, de remords. Mortel cocktail.

À ce moment, j'ai envie de me lever et de déclarer à Noémie : « Avant qu'il ne soit trop tard, il faut que je te dise que je suis follement amoureux de toi. » Mais je reste figé au sol, les yeux vitreux un court instant, lâchant un léger râle de douleur. Au lieu de prendre mon courage à deux mains et déballer mes sentiments, je transforme ce râle en un « Euh... » de réflexion, comme si je réfléchissais vraiment au temps que cela prend pour se rendre au cinéma, et lâche que cela prend un bon 25 à 30 minutes. *Couilles molles*, m'autoinsultai-je.

Et je pars classer les romans jeunesse sur les rayons. Je n'ai pas le cran d'en entendre plus sur cet ami qui est mon bourreau ou sur cette soirée à venir. Je dois me changer les idées. Le

masque de l'homme joyeux que je porte se fendille, les larmes veulent sortir de mes yeux, le sourire commence à s'effacer pour laisser sa place à une grimace de douleur. Je ne peux pas, je ne *veux* pas que ce masque se brise. Je ramène toutes les émotions dans ma bouche, les mâche, les déchiquette et les avale.

« Pardon monsieur, pourriez-vous m'aider à trouver ce livre ? m'interpelle une cliente en me tendant un bout de papier sur lequel est inscrit une cote.

- Bien sûr », répons-je, tout sourire.

\*\*\*\*\*

Je ne revois pas Noémie avant deux jours.

Deux nuits durant lesquelles je ne dors pas. Dès que je ferme les paupières, je les imagine, elle et son copain, au cinéma, se regardant droit dans les yeux, main dans la main, leurs lèvres se rapprochant dangereusement. Je me retourne à droite et à gauche, mes membres se crispent ; ces images me font terriblement souffrir, je voudrais être à la place de l'ami. J'ai envie de fracasser mon crâne contre un mur. Je veux chasser ces images de ma tête !

Deux jours durant lesquels je vois le fantôme de Noémie. Quand je travaille, je sens sa présence près de la boîte de disques ou à côté du chariot de livres retournés et il me semble alors revivre les courts échanges que nous avons eus à propos de l'appel ou de la durée du voyage jusqu'à Brossard ; un pieux invisible m'empale alors. Chez moi, j'hallucine Noémie et son ami enlacés, se regardant et s'embrassant durant des heures et des heures. J'ai beau être seul, je suis incapable de pleurer, de crier, d'expulser cette énergie du désespoir qui m'habite continuellement.

À la fin de la journée du jeudi, je m'aperçois soudain d'une chose : Noémie n'a jamais mentionné que son ami était son amoureux, qu'elle était intéressée par lui ou que lui s'intéressait à elle. Peut-être qu'il ne proposait qu'une sortie amicale — j'en organise aussi avec des amies — et que je me morfonds pour rien ! Les chances sont minces que cela en soit ainsi, mais elles existent...

\*\*\*\*\*

« Alors, comment était votre film ? demandai-je à Noémie lorsque nous nous revoyons le vendredi. J'ai toujours ce faux sourire plaqué aux lèvres.

- Le cinéma était plein à craquer lorsque nous sommes arrivés, mardi soir. Plutôt que d'attendre une autre représentation, nous avons décidé d'aller prendre un café.

Cela ne répond pas à mon interrogation : sont-ils en couple ?

- Quel film seriez-vous allés voir ?

- Une comédie qui semblait ennuyante à mourir !

Je tremble.

- Le genre de films auquel les couples assistent pour passer du temps à se regarder et à se bécoter ?

- Tout à fait !

Je prends un air complice ; en fait, derrière ce masque, j'ai peur d'entendre la réponse qui va suivre.

- Vous êtes donc en couple, ton ami et toi ?

- Eh bien, on ne se l'est pas dit officiellement. Je ne suis pas encore sûre, mais je pense que oui. Je crois que nous sommes en couple. »

Je ne respire plus. Le temps s'est arrêté. Derrière le masque, je tombe à genou, je frappe ma tête contre le plancher, je martèle le sol de mes poings, je hurle de douleur. Le masque affiche un sourire et des yeux félicitant Noémie, lui souhaitant tout le bonheur du monde.

Je ne désire absolument pas gâcher son bonheur. Elle ne saura jamais rien de cette histoire.

*A.P.*  
*30 juillet 2006*